

TRANSEUPHRATÈNE 50, 2018

RECHERCHES PLURIDISCIPLINAIRES
SUR UNE PROVINCE
DE L'EMPIRE ACHÉMÉNIDE

Actes du IX^e Colloque international *La Transeuphratène à l'époque perse:*
Unité et diversité
Institut Protestant de Théologie de Paris, 7-9 avril 2016
(organisateurs : A. Sérandour, C. Lanoir, T. Römer, J. Elayi)

Deuxième partie

éditeur: J. ELAYI



PEETERS

SOMMAIRE

Sommaire	9
Éditorial (J. Elayi)	11
D. BODI, <i>An Akkadian-Aramaic Idiomatic Expression in Ezekiel 16:30 `amūlā libbātēk “I am filled with anger against you” and Remarks on the Languages in Persian Times</i>	13
L. FRIED, <i>The Construction of Public Works in the Persian Empire: Nehemiah’s Wall as a Test Case</i>	39
H. GITLER and O. TAL, <i>Phoenician Coinages in the Nablus 1968 Hoard of the Fourth Century BC</i>	49
G.F. GRASSI, <i>L’araméen en Transeuphratène à l’époque achéménide : le cas de la Syrie</i>	87
I. HIMBAZA, <i>Accomplissement en Josué de Deutéronome 27,2-8 et 11,29-30 dans la perspective de l’Hexateuque et du Pentateuque</i>	105
I. MARSH and Y. LEVIN, <i>Mixed Marriages in the Book of Chroni- cles – A Reflection of Social Attitudes in Persian-Period Yehud</i>	125
D. NOCQUET, <i>Yahwisme sans frontières et Israël sans territoire à l’époque perse ? Une lecture de 2R 5</i>	141
M. RICHELLE, <i>Quel rôle a joué l’époque perse dans la diversification textuelle issue des livres des Rois ?</i>	155
N. VISMARA, <i>La Lycia durante l’epoca persiana tra unità e diversità</i>	181
RÉSUMÉS	
F. LIPPKE, <i>The Material Background of Religion. A Case Study between Phoenicia, Samerina and Jehud (summary)</i>	191
S.R. MARTIN, <i>The Rise of Phoenicianism in the Fifth Century BCE: The Evidence from Monumental and Portable Art (summary)</i>	191
A. SÉRANDOUR, <i>Entrée en matière. Shamrain and Yehud in Trans- euphratesia in the Persian Period (summary)</i>	192
Y. SHALEV, G. LEHMANN and A. GILBOA, <i>Newly-Defined Mediterrane- an Maritime Networks in the Persian Period: Fragmenting the Production and Distribution of ‘East Greek’ Ceramics (summary)</i>	193

RECENSIONS

L. HIEPEL et M.-T. WACKER éd., <i>Zwischen Zion und Zaphon. Studien im Gedenken an den Theologen Oswald Loretz (14.01.1928-12.04.2014)</i> , Münster 2016 (B. Gosse).....	195
E.A. KNAUF, <i>1 Könige 1-14</i> , Freiburg im Breisgau 2016 (A. Lemaire)	198
D.R. NOCQUET, <i>La Samarie, la Diaspora et l'achèvement de la Torah. Territorialités et internationalités dans l'Hexateuque</i> , Fribourg-Göttingen 2017 (S. Anthonioz)	201
B. PORTEN and A. YARDENI, <i>Textbook of Aramaic Ostraca from Idumea. Volume 2. Dossiers 11-50:263 Commodity Chits</i> , Winona Lake 2016 (A. Lemaire)	204
K.A. RISTAU, <i>Reconstructing Jerusalem. Persian-Period Prophetic Perspectives</i> , Winona Lake 2016 (A. Lemaire).....	207
Table des années 1989-2018 (J. Elayi).....	213
ADRESSES DES CONTRIBUTEURS.....	255
SOMMAIRE DU VOLUME PRÉCÉDENT	257
LÉGENDES DES PLANCHES.....	267

L'ARAMÉEN EN TRANSEUPHRATÈNE À L'ÉPOQUE ACHÉMÉNIDE : LE CAS DE LA SYRIE

G.F. GRASSI*

Abstract: This essay presents a survey of the corpus of Aramaic inscriptions from Syria dated to the Achaemenid period, which are surprisingly few in number. This seemingly remarkable dearth in the documentation is mostly explainable by the paucity of archaeological excavations and by the usage of perishable writing materials in Antiquity. The Assyrian and Babylonian habit of deporting local elites away from the subjugated areas may also have played a role in this situation. Nonetheless, this lack of Aramaic inscriptions, and particularly those inscribed on stone, suggests a situation in Syria in which Aramaic as a written idiom underwent a difficult period of crisis, only to be partially surmounted in the Roman period.

Résumé : L'article dresse un bilan des textes araméens de Syrie datés de l'époque achéménide, qui sont extrêmement peu nombreux. Cet étonnant manque de documents est généralement expliqué par l'insuffisance des fouilles ou par l'utilisation de matériaux périssables et l'on peut penser que l'habitude assyrienne puis babylonienne de déporter les élites des régions dominées y a peut-être contribué. Cette pénurie fait pourtant envisager une situation difficile pour la région et une profonde crise de l'araméen en tant que langue écrite, qui ne sera surmontée en partie seulement qu'à l'époque romaine.

Mots-clés : Langue araméenne ; Épigraphie ; Syrie achéménide ; Anthroponymie ; Numismatique

Keywords: Aramaic; Epigraphy; Achaemenid Syria; Anthroponimy; Numismatics

Introduction

Si le thème « unité et diversité » choisi par les organisateurs du colloque est appliqué à la langue, le choix de l'araméen comme langue représentant l'unité est inévitable : il s'agit non seulement de la langue la plus utilisée parmi les inscriptions de la Transeuphratène avec le phénicien (limité à la côte), mais aussi la seule à être répandue partout, de l'Égypte à l'Afghanistan, de la Perse à l'Asie Mineure, de la Bactriane à l'Arabie.

* Seminar für Altes Testament, Platz der Göttinger Sieben 2, Georg-August Universität Göttingen.
giulia.grassi@theologie.uni-goettingen.de

Il faut cependant noter que sa distribution en Transeuphratène est loin d'être homogène. Cet article ne fournira pas une liste des inscriptions de la Transeuphratène achéménide, il va plutôt dresser un bilan des textes, en se concentrant sur la région la plus pauvre en inscriptions araméennes – et donc la moins étudiée : la Syrie intérieure et septentrionale.

Le bilan publié par J. Elayi et J. Sapin en 2000 concernant les inscriptions araméennes de la Transeuphratène achéménide éditées après 1985¹ était le suivant :

1 pour la Syrie

20 pour la Jordanie

444 pour Israël et la Palestine

10 sans provenance précise

Total : 475, dont 42 provenant de fouilles régulières et 433 du marché des antiquités.

Si l'on comptabilise les nouvelles inscriptions publiées depuis 1999-2000, on observe que la distribution est encore plus inégale, en raison de la quantité des ostraca d'Idumée (470 nouveaux textes)², des estampilles « YHD » (dont 128 datées des VI^e et V^e siècles av. J.-C.³) et des 37 papyrus de Samarie⁴, qui datent de la fin de l'époque perse. Les inscriptions qui proviennent d'Israël/Palestine publiées depuis 1985 s'élèvent donc à un total d'environ 1000, auquel il faut ajouter quelque 1000/1100 ostraca d'Idumée encore inédits.

1. J. Elayi et J. Sapin, *Quinze ans de recherche (1985-2000) sur la Transeuphratène à l'époque perse*, Paris 2000, p. 129.

2. Il s'agit de brèves notes administratives. À la bibliographie mentionnée dans les bulletins épigraphiques parus dans Transeuphratène et dans Elayi – Sapin, *ibid.*, il faut ajouter : A. Lemaire, « Administration in Fourth Century B.C.E. Judah in Light of Epigraphy and Numismatics », in O. Lipschits, G.N. Knoppers, R. Albertz eds, *Judah and the Judaeans in the Fourth Century B.C.E.*, Winona Lake 2007, pp. 53-74 ; A. Lemaire, « Trois nouveaux ostraca araméens d'Idumée », *Sem.* 54, 2012, pp. 65-70 ; A. Tsukimoto, T. Yamayoshi, « Idumean Ostraca in Japan », *AJBI* 37, 2011, pp. 81-112 ; M. Langlois, « Un nouvel ostracon mentionnant la ville biblique de Maqqéda », *Sem.* 54, 2012, pp. 123-152. Voir aussi le recueil avec photos et dessins de B. Porten et A. Yardeni, *Textbook of Aramaic Ostraca from Idumea*, Winona Lake 2014.

3. Il faut vraisemblablement attribuer à l'époque achéménide quelques-unes des 312 estampilles datées du IV^e au III^e siècle. Pour les estampilles, voir O. Lipschits et S. Vanderhooft, *The Yehud Stamp Impressions*, Winona Lake 2011 (p. 11 sur leur datation).

4. Il s'agit essentiellement de contrats de vente datés du IV^e s. av. J.-C., découverts en 1962 dans une grotte du Wadi Daliyeh, au nord de Jéricho. Ces textes sont édités et commentés par J. Dušek, *Les manuscrits araméens du Wadi Daliyeh et la Samarie vers 450-332 av. J.-C.*, Leyde - Boston 2007.

Les textes

Au contraire, l'assez maigre bilan des inscriptions araméennes trouvées en Syrie ne s'est pas accru de façon semblable. L'unique texte signalé par J. Elayi et J. Sapin est un ostracon avec une liste d'anthroponymes provenant de Tall Šeḥ Ḥasan et qui a été publié par W. Röllig en 1990, trois ans après sa découverte. Les mêmes fouilles ont produit dix ans plus tard quatre ostraca⁵, généralement ignorés et qui constituent pourtant la seule trouvaille significative – l'unique exception étant un texte sur jarre découvert à Umm el-Marra (à l'est d'Alep dans la plaine de Jabbul ; l'inscription est appelée *graffito* sur le site internet dédié aux fouilles, mais elle est en fait peinte, et non gravée)⁶.

Il faut ajouter que la situation avant 1985 n'était guère plus riche, car les seuls textes connus étaient les cinq tablettes (sur 27) de Neirab avec une courte épigraphe araméenne (une sorte d'étiquette pour faciliter l'archivage) et l'inscription sur jarre découverte en 1930 à Khan Sheikhoun, sur la route entra Hama et Alep, par Robert du Mesnil du Buisson⁷.

Les tablettes babyloniennes de Neirab furent probablement écrites en Babylonie, dans la région de Nippur, par des déportés de Syrie du Nord, qui les auraient portées de Babylonie en Syrie en revenant à Neirab, leur lieu d'origine, à quelques kilomètres au sud-est d'Alep. Datées entre le règne de Nériglissar et le début de celui de Darius I^{er}, elles ne furent donc pas écrites en Syrie où elles arrivèrent vraisemblablement déjà archivées⁸. Quoique brefs, ces textes sont les seuls (à l'exception de quelques légendes monétaires) à présenter non seulement des anthroponymes, mais aussi quelques mots : *štr*, « document » ; *š'm*, « orge » ; *ksp*⁹, « argent » ; *br*, « fils ».

L'inscription araméenne la plus longue est une légende monétaire dont la datation est disputée, mais qui est probablement à dater de la fin de l'époque achéménide. Il est désormais certain que l'atelier de Hiérapolis,

5. W. Röllig, « Zwei aramäische Inschriften vom Tall Šeḥ Ḥasan/Syrien », *Sem.* 39, 1990, pp. 149-154 et pl. VI ; D. Schwemer, « Vier aramäische Ostraka aus Tall Šaiḥ Ḥasan », *Or.* 68, 1999, pp. 114-121 et pls XXVI-XXVII.

6. <http://sites.krieger.jhu.edu/ummelmarra/2014/01/27/occupation-after-the-bronze-age/>. *Editio princeps* : P.K. McCarter, « Appendix: An Aramaic Inscription of the Fifth Century B.C. », *AJA* 107, 2003, pp. 356-358.

7. R. du Mesnil du Buisson, « Une campagne de fouilles à Khan Sheikhoun », *Syr.* 13, 1932, pp. 171-188 (p. 181).

8. Voir récemment G. Tolini, « From Syria to Babylon and Back : The Neirab Archive », in J. Stökl, C. Waerzeggers eds, *Exile and Return. The Babylonian Context*, Berlin - Boston 2015, pp. 58-93.

le plus oriental connu, a commencé à fonctionner à la fin de l'époque perse et a continué sous Alexandre (quelques monnaies portent la légende *'lksndr*)⁹. Cet atelier était lié au sanctuaire d'Atargatis et à ses prêtres : la déesse Atargatis (*'tr'th/tr'th/'th*) et son parèdre Hadad (*hdd mnbg*)¹⁰ sont mentionnés sur les légendes. Les noms sur les monnaies sont ceux des prêtres, du moins à en juger par la légende *'bdhdd kmr mnbg*, « 'Abdhadad prêtre de Manbij » ; un autre prêtre est appelé *'byty*, dont *'b* est peut-être une abréviation. Le premier nom, *'bdhdd*, « Serviteur d'Hadad », est bien connu en araméen¹¹. Le deuxième nom, *'byty*, est plus problématique¹², mais l'utilisation de cet anthroponyme parmi les prêtres de Hiéropolis semble suggérer qu'il s'agit d'un nom araméen plutôt que cananéen. On pourrait donc songer, pour la deuxième partie du nom, à un élément araméen : la particule d'existence *'yt* ou le verbe *'ty*, « venir, arriver », peut-être au causatif, « porter » (voir par exemple *'ytybl* à Palmyre et en

9. Voir par exemple Elayi – Sapin, *op. cit.* (n. 1), p. 168 ; L. Mildenberg, « A Note on the Coinage of Hierapolis – Bambyke », in M. Amandry et S. Hurter eds, *Travaux de numismatique grecque offerts à Georges Le Rider*, Londres 1999, pp. 277-284 et pls 26-27 ; A. Lemaire, « Mbgy/Menbigî monétaire de Transeuphratène avant Alexandre ? », *ibid.*, pp. 215-219 et pl. 18 ; M. Price, « More from Memphis and the Syria 1989 hoard », in M. Price, A. Burnett et R. Bland eds, *Essays in Honour of Robert Carson and Kenneth Jenkins*, Londres 1993, pp. 31-35 et pls IX-X.

10. On notera l'utilisation de l'état construit dans l'expression *hdd mnbg* (comparer *hdd skn* à Tell Fekherye) ; à l'époque achéménide, la construction est généralement analytique : nom divin + *zy* + toponyme (M. Folmer, *The Aramaic Language in the Achaemenid Period. A Study in Linguistic Variation*, Leuven 1995, p. 320).

11. M. Maraqtan, *Die semitischen Personennamen in den alt- und reichsaramäischen Inschriften aus Vorderasien*, Hildesheim 1988, pp. 193-194 ; N. Avigad et B. Sass, *Corpus of West Semitic Stamp Seals*, Jérusalem 1997, 832, p. 311 ; S. Abbadi, *Die Personennamen der Inschriften aus Hatra*, Hildesheim 1993, p. 34 ; G.F. Grassi, *Semitic Onomastic from Dura Europos. The Names in Greek Script and from Latin Epigraphs*, Padoue 2012, p. 112 (transcription grecque), avec littérature précédente.

12. Il a été considéré comme un anthroponyme hypocoristique commençant par *'b* (« peut-être *'bytr*, nom biblique » ; H. Seyrig, « Monnaies hellénistiques », *RN* 13, 1971, pp. 8-25 et pls I-II ; p. 12, note 5) ; une forme en -ay suffixée à l'élément *'b*, « père » ; *'b* suivi par le pronom possessif -y, « mon », par la préposition (cananéenne) *'t*, « avec » et par le pronom -y, « moi », « mon père est avec moi » (P. Grelot, *Documents araméens d'Égypte*, Paris 1972, p. 462 ; W. Kornfeld, *Onomastica Aramaica aus Ägypten*, Vienne 1978, p. 37). Ce nom est attesté à Éléphantine dans les documents datés du III^e siècle av. J.-C. et il n'est pas nécessairement lié à des noms juifs – au contraire, un *'byty* est probablement fils de *ntyn* (nom araméen ; B. Porten et A. Yardeni, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt*, III, *Literature, Account, Lists*, Jérusalem 1993, C3.28 : 29 et 30, mais peu lisibles) ; un autre (B. Porten et A. Yardeni, *Textbook of Aramaic Documents from Ancient Egypt*, IV, *Ostraca and Assorted Inscriptions*, Jérusalem 1999, D7.57) est le père de *lptyn'* (nom grec : Λεπτίνης), dont le frère s'appelle probablement aussi *'byty* (« frère » est ici utilisé vraisemblablement avec son sens originnaire, ce qui n'est pas toujours le cas dans les documents égyptiens).

nabatéen, ʾyty en nabatéen¹³, probablement ʾĪtʾēl dans la Bible¹⁴, Ata-Anu et Ata-Šamaš en transcription akkadienne¹⁵).

Dans un exemplaire¹⁶, la légende *'bdhdd kmr mnbg* continue à l'avers : *zy ydmh/r / bhdd / b'lh'*, mais l'interprétation est fort douteuse. A. Caquot proposait *zy ydmh / bhdr'n' / b'lh'*, J.C. Greenfield *zy ydmr / bhdd / b'lh*. La lecture *hdd* semble paléographiquement préférable à *hdnrrn*, qui serait, d'autre part, un épithète d'Hadad¹⁷. La lecture de la troisième ligne n'est pas assurée, de même que le dernier graphème de la première ligne, pour lequel A. Caquot propose ⟨h⟩ et J.C. Greenfield ⟨r⟩. Le verbe *dm'y*, « ressembler », proposé par A. Caquot¹⁸, a l'avantage d'être très bien attesté en araméen, mais il est généralement suivi par la préposition *l-*. Il a pourtant aussi, en syriaque, à l'intensif, le sens d'« imiter », suivi de la préposition *b-*¹⁹.

J.C. Greenfield suggère que l'hébreu *zmr*, normalement traduit par « chanter des hymnes », aurait plutôt le sens de « to declare the might », « to relate wondrous act » et qu'il serait étymologiquement corrélé à l'araméen *dmr*, attesté en syriaque et en mandéen avec le sens « to do wonderful things » (D) et « to admire » (Dt ; + préposition *b-*). La racine DMR, dont le sens fondamental est, selon l'auteur, « force, puissance », serait à l'origine du verbe dénomiatif « attribuer puissance » et donc « louer la puissance »²⁰ (« chanter » serait le sens secondaire de cette

13. J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford 1971, p. 67 ; J. Cantineau, *Le Nabatéen*, II, Paris 1932, p. 61.

14. R. Zadok, *The Pre-Hellenistic Israelite Anthroponomy and Prosopography*, Leuven 1988, p. 52.

15. *Id.*, *On West Semites in Babylonia during the Chaldaean and Achaemenian Periods. An Onomastic Study*, Jérusalem 1977, p. 88.

16. *Editio princeps* : Seyrig, *loc. cit.* (n. 12).

17. Caquot *apud* Seyrig, *ibid.*, (n. 12), p. 17.

18. Caquot, *ibid.*

19. Voir M. Sokoloff, *A Syriac Lexicon*, Winona Lake - Piscataway 2009, pp. 308-309.

20. J.C. Greenfield, « To Praise the Might of Hadad », in *La vie de la parole. De l'Ancien au Nouveau testament. Mélanges Pierre Grelot*, Paris 1987, pp. 3-12 (10-11). Le sens fondamental de « protéger » est généralement attribué au verbe *dmr*, une idée rejetée par J.C. Greenfield et S. Loewenstamm (S. Loewenstamm, « The Lord is my Strength and my Glory », *VT* 19, 1969, pp. 464-470). Pour le verbe *dmr*, « protéger », voir par exemple F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome 1967, p. 197 ; G. del Olmo Lete et J. Sanmartín, *Diccionario de la lengua ugarítica*, 2 vols., Barcelone 2000, p. 140 ; A.F.L. Beeston *et al.*, *Sabaic Dictionary (English – French – Arabic)*, Louvain - Beyrouth 1982, p. 39 ; H. Hayajneh, *Die Personennamen in den qatabānischen Inschriften*, Hildesheim 1998, pp. 141-142 ; M.P. Streck, *Das amurritische Onomastikon der altbabylonischen Zeit*, I, Münster 2000, pp. 209-210 ; Zadok, *op. cit.* (n. 15), p. 234 ; mais le substantif aurait, en onomastique, le sens de « force », *ibid.*, p. 98 ; *id.*, *op. cit.* (n. 14), p. 46 ; voir aussi del Olmo Lete – Sanmartín, *ibid.*, pour le substantif *dmr* avec le sens de « force », qui dériverait, selon

même racine et non une deuxième racine homophone²¹). Sa traduction est donc « qui loue la puissance d'Hadad son seigneur ». Il faut cependant remarquer que le verbe *dmr* est extrêmement rare en araméen et n'est jamais attesté avec le sens de « louer la puissance », pour lequel l'utilisation de la préposition *b-* avant le complément serait en outre remarquable. On peut ajouter que l'araméen connaît bien le verbe *zmr*, « chanter », qui ne pose des problèmes phonologiques que si l'on fait l'hypothèse qu'il se rattache à une racine *DMR*, et qui a évidemment un rapport avec l'hébreu *zmr* (*zimmer*)²².

Si la lecture *ydmr* est correcte, il est préférable de maintenir le sens original de « force, puissance » et traduire, avec E. Lipiński, « who exercises power by virtue of Hadad, his lord »²³. Une telle déclaration sur une monnaie est plus plausible que des louanges génériques du dieu, car il s'agit de la mention de l'autorité émettrice : le prêtre peut frapper monnaie grâce au pouvoir qui lui est conféré par le dieu. Semblable légende est peut-être inscrite sur une monnaie publiée en 1996, dont l'origine n'a jamais été élucidée et qui est conservée, comme la précédente, au Cabinet des médailles de Paris²⁴. La légende est très abîmée et lue seulement grâce à la monnaie d'Abdhadad (l'éditeur suggère la lecture *rbh* à la ligne 3 après *b'l* (et non *b'lh*), donc « le maître, son seigneur »²⁵). L'iconographie

les auteurs, de celui de « protection » ; voir aussi l'hébreu *zimrāh*, « force », discuté par S. Loewenstamm.

21. Idée originellement exprimée par S. Loewenstamm, *loc. cit.* (n. 20).

22. *Zmr* est attesté en syriaque, en mandéen, en judéo-araméen et, comme substantif, en hatréen et en nabatéen. Le verbe *zmr* existe aussi en akkadien (*zamāru*), arabe (*zamara*) et éthiopien (*zammara/zāmārā*, etc.), ce qui invite à postuler une racine ZMR (mais il faut noter que le verbe a été considéré comme un mot d'emprunt de l'araméen à l'akkadien, de l'arabe à l'araméen et de l'éthiopien à l'arabe, avec une histoire plutôt tourmentée : voir J. Blau, « 'Weak' Phonetic Change and the Hebrew *šîn* », *Hebrew Annual Review* 1, 1977, pp. 67-119 ; pp. 82-83, avec littérature antérieure et W. Leslau, *Comparative Dictionary of Ge'ez*, Wiesbaden 2006, p. 639). La découverte de l'ougaritique *dmr* a fait envisager la possibilité d'une racine *DMR*, mais il y a seulement une occurrence de *dmr*, « chanter », en ougaritique, dans un texte qui présente *dmr*, « puissance », en deux occurrences. On pourrait songer, avec J. Blau, à une erreur de scribe ou à un « blend of two roots » (*ibid.*).

23. É. Lipiński, *The Aramaeans. Their Ancient History, Culture, Religion*, Leuven 2000, p. 633.

24. *Editio princeps* : P. Bordreuil, « Une nouvelle monnaie babylonienne de Mazday », in H. Gasche et B. Hrouda éd., *Collectanea Orientalia. Histoire, arts de l'espace et industrie de la terre. Études offertes en hommage à Agnès Spycket*, Neuchâtel - Paris 1996, pp. 27-30.

25. P. Bordreuil, « La fin de la carrière du satrape Mazday d'après une monnaie araméenne », *CRAI*, 1998, pp. 219-229 ; p. 226 ; mais *b'l rbh* pose en fait des problèmes : 1) le titre est redondant ; 2) on aurait attendu en araméen *mr'* (voir Caquot *apud* Seyrig, *loc. cit.* [n. 9]) ; 3) on aurait attendu au moins l'état déterminé *b'l'*.

des deux monnaies est en effet presque identique, mais l'inscription du revers est différente : *mzdy zy 'l 'brnhr'*, « Mazday qui est sur la Transeuphratène ». Il s'agirait donc d'une monnaie « satrapique » frappée à Hiéropolis²⁶ par le noble perse Mazday, déjà connu par ses monnaies cili-ciennes, où l'on peut lire *mzdy zy 'l 'brnhr' wḥlk*, « Mazday qui est sur la Transeuphratène et la Cilicie ». L'omission du terme « Cilicie » a été diversement expliquée²⁷, mais le problème majeur reste celui de l'authenticité, car la monnaie présente des particularités remarquables qui mériteraient une nouvelle étude²⁸.

Les autres inscriptions semblent ne comporter que des noms propres, souvent peu lisibles ou incomplets, bien que parfois la lecture soit tellement douteuse qu'on ne peut écarter d'autres solutions. Parmi les ostraca de Tall Šeḥ Ḥasan, le premier est une liste de noms propres, les autres sont peut-être des jetons de présence pour un salaire ou des rations. Les noms du premier texte sont très difficiles à lire, avec l'exception de *nbwr'y* (l. 3) et peut-être *'s'my'* (l. 1) et *rm'b'[']* (l. 6)²⁹.

'*s'my'* est peut-être ici, comme suggéré par W. Röllig, citant une hypothèse de J.A. Montgomery³⁰, lié à l'araméen *smḳ*, « être aveugle ». Le nom *smḳ* est bien attesté en araméen : il est connu dans les inscriptions de Palmyre, de Ḥatra et d'Osroène (féminin *smḳ* et masculin *smḳ[...]*; voir aussi Samyā dans la littérature syriaque³¹), où il est toutefois vraisemblablement un théonyme, bien que la nature de ce nom divin demeure très disputée³². Le nom

26. L'idée de P. Bordeuil, *loc. cit.* (n. 24), qui suggère une improbable origine babylonienne de la monnaie, a été unanimement rejetée.

27. Voir par exemple Elayi – Sapin, *op. cit.* (n. 1), pp. 173-175 ; Bordeuil, *loc. cit.* (n. 24) ; Mildenberg, *loc. cit.* (n. 9) ; Lemaire, *loc. cit.* (n. 9).

28. Comme il a été souligné par J. Elayi et J. Sapin (*op. cit.* [n. 1], p. 175), il y a plusieurs anomalies tant sur le plan numismatique qu'historique : il s'agit d'un exemplaire unique, d'origine incertaine, frappé par un satrape en une ville de l'intérieur, dont l'importance est essentiellement liée au sanctuaire. En outre, la légende est gravée avec des graphèmes qui diffèrent de ceux des monnaies d'Abdhadad et sont proches des lettres utilisées sur les légendes cili-ciennes. J. Elayi et J. Sapin sont les seuls à hésiter sur l'authenticité de cette monnaie.

29. Les autres lectures sont extrêmement incertaines et elles ne donnent pas de noms plausibles. W. Röllig (*loc. cit.* [n. 5], p. 153) est très prudent et suggère seulement la présence possible des éléments *tr* à la ligne 2 (akkadien *etēru*, répandu dans l'onomastique assyrienne, voir K. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, Helsinki 1914, p. 266) et *bḥr* à la ligne 4 (sur cet élément, voir Maraqtan, *op. cit.* [n. 11], pp. 168-169).

30. Röllig, *loc. cit.* (n. 5), p. 152 ; J.A. Montgomery, *Aramaic Incantation Texts from Nippur*, Philadelphia 1913, pp. 118-119.

31. R. Payne Smith, *Thesaurus Syriacus*, Oxford 1879-1897, col. 2699.

32. *smḳ* est attesté comme nom divin dans plusieurs anthroponymes composés (par exemple *brsmḳ*, « Fils de *smḳ* » ou *'bdsḳ*, « Servant de *smḳ* ») en palmyrénien, en hatréen et en syriaque, ainsi qu'en transcription grecque : voir Stark, *op. cit.* (n. 13),

divin *sm̄y* est attesté seulement à l'époque romaine et sa présence dans un texte daté du VI^e ou V^e siècle est presque impossible. Le problème est aussi que les attestations de noms semblables dans l'anthroponymie juive sont tardives : on a *sm̄* et *sm̄y* dans le Talmud et les inscriptions juives, mais le nom n'est pas attesté au I^{er} millénaire av. J.-C.³³. En outre, il est vrai que les noms propres formés sur des défauts physiques ne sont pas rares dans l'anthroponymie sémitique³⁴, mais ils ne sont pas fréquents dans l'onomas-tique araméenne du I^{er} millénaire av. J.-C., qui est essentiellement théophorique. Il s'agit donc d'un nom assez problématique.

rm̄b'ʿl est une lecture assez douteuse, mais le nom ne pose pas de problème : il serait formé sur l'élément *rwm*, « être haut, exalté », qui est fréquent dans l'anthroponymie sémitique, sans pourtant être très utilisé en araméen. En effet, on trouve des parallèles pour ce nom, surtout parmi l'onomas-tique de la côte syro-palestinienne (*rmb'ʿl* et *b'lr̄m* sont connus en phénicien³⁵, *yrm̄b'ʿl* en ougaritique³⁶) et en Idumée, où *b'lr̄(w)m* est très répandu dans les ostraca³⁷.

En ce qui concerne *nbwr̄y*, on peut hésiter entre l'explication de W. Röllig, qui y voit le correspondant de l'akkadien Nabû-rē'ī, « Nabu est mon pasteur », et l'interprétation du deuxième élément comme *r̄*, « compagnon » ou bien comme *r̄y* < *r̄dy, « désirer, être content », typiquement araméen (cananéen *r̄sy*). Comme signalé par W. Röllig, le nom Nabû-rē'ī serait proche du nom Nabû-rē'ūni, « Nabu est notre pasteur »³⁸, auquel il faut ajouter, en assyrien, Nabû-rā'īšunu, « Nabu est leur pasteur » et plus encore Nabû-rā'ī, « Nabu est mon pasteur »³⁹. Mais *nbwr̄y* peut aussi être rapproché d'un nom connu par les documents de Murašû, Nabû-ra-ḫi-i/ya, la transcription d'un nom sémitique occidental, probablement « Nabu est mon pasteur/compagnon » (élément *r̄* + pronom suffixe de la première personne du singulier)⁴⁰ ou « Nabu est désiré »

p. 79 ; Abbadi, *op. cit.* (n. 11), pp. 36-37 ; H.J.W. Drijvers et J.F. Healey, *The Old Syriac Inscriptions of Edessa and Osrhoene*, Leyde 1999, pp. 97-98 ; Grassi, *op. cit.* (n. 11), p. 115.

33. Le verbe *sm̄y* est bien attesté également en judéo-araméen et en syriaque, mais pas dans les époques précédentes.

34. Röllig, *loc. cit.* (n. 5), p. 152.

35. F. L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, pp. 98, 179 et 408-409.

36. Gröndahl, *op. cit.* (n. 20), p. 182.

37. A. Lemaire, *Nouvelles inscriptions araméennes d'Idumée*, II, Paris 2002, p. 267.

38. Tallqvist, *op. cit.* (n. 29), pp. 157 et 305 ; *The Prosopography of the Neo-Assyrian Empire*, Helsinki 1998-2011, vol. 2/II, p. 860 (Nabû-rā'ūni).

39. *Ibid.*, pp. 860-861.

40. M.D. Coogan, *West Semitic Personal Names in the Murašû Documents*, Missoula 1976, p. 83.

(participe passif du verbe $r'y < *r\dot{d}y$)⁴¹ / « Nabu est mon désir » (formation nominale sur $*r\dot{d}y$). En araméen, $nbwr'y$ est, à ma connaissance, attesté seulement à Éléphantine (deux fois ; je ne connais pas des transcriptions grecques/latines) et il a été généralement interprété comme formation sur l'élément r' , « compagnon », mais M. Silverman a proposé une étymologie de $*r\dot{d}y$ (« Nabu est mon désir »)⁴². Malheureusement, on ne peut opter pour une étymologie unique car on ne peut supposer que la racine était toujours la même, vu le haut degré d'isographie.

Nabu est également présent dans l'anthroponyme $nbw'lhy$, « Nabu est mon dieu », mentionné dans l'ostracon TSH 97:19. On en trouve un parallèle exact en assyrien (Nabû-ilā'i⁴³), mais aussi des noms très proches en babylonien (Na-bi-um-il/Na-bu-um-il⁴⁴), à Éléphantine ($nbw'lh$)⁴⁵ et à Palmyre, où on a l'araméen $nbwl$ ⁴⁶ et le grec Νεβουλας⁴⁷. La persistance des noms propres formés avec Nabu jusqu'à l'époque romaine est assez significative, puisqu'elle est régionale : le théonyme est extrêmement rare dans l'anthroponymie de la Syrie, avec les exceptions de Palmyre et de Doura-Europos, où il est au contraire très répandu⁴⁸.

Deux noms (?) sont attestés sur l'ostracon TSH 97:17. Le premier, hbb , ne pose pas de problème : formé sur l'élément hbb , « aimer », il est peut-être un participe passif araméen, $hbyb$, « aimé » ou l'arabe $habīb$, « ami », qui sont très utilisés dans l'anthroponymie (l'orthographe déficiente est fréquente à cette époque⁴⁹). hbb est, encore une fois, attesté à

41. Zadok, *op. cit.* (n. 15), pp. 74, 87, 104. Le participe de $*r\dot{d}y$ est presque sûrement attesté dans les transcriptions grecques d'anthroponymes araméens (voir Grassi, *op. cit.* [n. 11], p. 286). On notera cependant que, dans ces exemples, le participe précède le nom divin « désiré de... », ce qui donne un meilleur sens.

42. M. Silverman, *Religious Values in the Jewish Proper Names at Elephantine*, Neukirchen-Vluyn 1985, pp. 176-177. Le passage entre ⟨q⟩ et ⟨ʿ⟩ pour l'expression du phonème original /q/ est encore partielle pendant la période achéménide ; pourtant ⟨q⟩ est plus fréquent dans les textes d'Égypte (voir T. Muraoka et B. Porten, *A Grammar of Egyptian Aramaic, Second Revised Edition*, Leyde 2003, p. 8) : le conservatisme qui souvent caractérise l'anthroponymie pourrait donc laisser perplexe devant des attestations aussi anciennes de la forme $r'y$ pour $*r\dot{d}y$.

43. Tallqvist, *op. cit.* (n. 29), p. 150.

44. F. Pomponio, *Nabû: Il culto e la figura di un dio del Pantheon babilonese ed assiro*, Rome 1978, p. 28.

45. Kornfeld, *op. cit.* (n. 12), p. 60.

46. Stark, *op. cit.* (n. 13), p. 98.

47. J.-B. Yon, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, XVII/1, Palmyre, Beyrouth 2012, insc. 224 et 406.

48. A. Caquot, « Sur l'onomastique religieuse de Palmyre », *Syr.* 39, 1962, pp. 231-256 ; pp. 234 et 254 ; Grassi, *op. cit.* (n. 11), p. 275.

49. On ne peut pas exclure une vocalisation différente : on a, par exemple, la transcription Ḥa-ba-ba en néo-assyrien (Tallqvist, *op. cit.* [n. 29], p. 82 ; Zadok, *op. cit.* [n. 15], p. 120), mais cette forme est beaucoup moins fréquente.

Éléphantine⁵⁰ ; l'écriture *ḥbyb* (+ éventuels suffixes) est répandue en palmyrénien, en hatréen et en nabatéen et le nom est bien connu en transcription grecque/latine⁵¹. Voir aussi Ḥa-bi-bu-um en amorrite⁵².

La deuxième séquence de graphèmes est plus difficile à expliquer : *ṣṣh*, dont la lecture n'est pas douteuse, suit immédiatement *ḥbb*, mais le rapport entre eux n'est pas très clair. D. Schwemer a songé au nom d'oiseau *ṣṣ*, pour lequel il mentionne l'arabe syrien *ṣūṣ*, « poulet » et le punique *ṣṣ*, mot d'étymologie incertaine⁵³ (on pourrait ajouter l'araméen *ṣṣ'*, un oiseau de proie – mais aussi le nom d'une pierre précieuse⁵⁴). C'est à l'arabe *ṣūṣ* que pensait déjà K. Tallqvist à propos des noms Ṣu-ṣa-a et Ṣu-u-ṣu⁵⁵, mais le nom ne trouve aucun parallèle dans le répertoire onomastique de l'Arabie préislamique et des régions de Syrie ayant une forte présence arabe. On peut songer plutôt à un *Lallname* : ces anthroponymes sont souvent formés par le redoublement d'une consonne.

Le nom propre inscrit sur l'ostracon TSH 97:20 pourrait être lu *br'*, *bd'* ou *bb'*, la première lecture étant la plus probable du point de vue de la paléographie, comme le soulignait l'éditeur. *br'* serait un nom araméen, dans lequel au mot *br*, « fils », suivrait le suffixe -' : il s'agit d'un hypocoristique avec le nom divin sous-entendu : la structure *br* + ND est très répandue dans l'onomastique araméenne, mais l'anthroponyme *br'* n'est pas très fréquent⁵⁶. *bb'* serait un *Lallname*, avec beaucoup de parallèles⁵⁷. Enfin, *bd'* serait une formation plus cananéenne qu'araméenne : formé sur la préposition *b*, « en » + *yd*, « main » + suffixe hypocoristique (« dans la main de ND »), *bd'* est très fréquent en phénicien et *bd/byd* + ND est répandu dans l'onomastique nord-sémitique, surtout cananéenne⁵⁸.

50. Où le mot est interprété comme *ḥbyb* : voir Grelot, *op. cit.* (n. 12), p. 473 ; Kornfeld, *op. cit.* (n. 12), p. 49.

51. Stark, *op. cit.* (n. 13), pp. 19-20 ; Abbadi, *op. cit.* (n. 11), p. 108 ; Cantineau, *op. cit.* (n. 13), p. 93 ; Grassi, *op. cit.* (n. 11), pp. 110-111.

52. Streck, *op. cit.* (n. 20), p. 244.

53. Schwemer, *loc. cit.* (n. 5), p. 116 ; sur l'étymologie du mot punique, J. Hoftijzer et K. Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic Inscriptions*, 2 vols, Leyde 1995, pp. 973-974.

54. J. Levy, *Chaldäisches Wörterbuch über die Targumim*, 2 vols, Cologne 1959, p. 322.

55. Tallqvist, *op. cit.* (n. 29), pp. 207 et 303.

56. Il est attesté à Hatra (*bd'* serait aussi possible : Abbadi, *op. cit.* [n. 11], pp. 86-87), à Palmyre (avec *bry* : Stark, *op. cit.* [n. 13], pp. 78-79), en Idumée (Lemaire, *op. cit.* [n. 37], p. 266).

57. La liste est très longue : voir Grassi, *op. cit.* (n. 11), p. 151, avec bibliographie.

58. Voir Benz, *op. cit.* (n. 35), pp. 74-88 et 283-286 ; Gröndahl, *op. cit.* (n. 20), p. 118 ; Zadok, *op. cit.* (n. 15), p. 360 ; *id.*, *op. cit.* (n. 14), p. 56 ; Avigad - Sass, *op. cit.* (n. 11), p. 486 ; K.P. Jackson, « Ammonite Personal Names in the Context of the West Semitic

Le dernier anthroponyme (TSH 97:18) est très difficile à lire sur la photographie et l'éditeur lui-même hésite pour les deux premiers graphèmes : il propose $d^2w^2m^2$ qui serait formé sur l'élément arabe *dwm*, « durer » + un théonyme commençant par *'ayin*. D. Schwemer le rapproche du nom *dwm* d'Éléphantine qui est pourtant douteux (on peut lire aussi bien *rwm*) ; en outre, cet élément n'est pas très fréquent dans l'onomastique arabe préislamique, où il est utilisé seul et non accompagné d'un nom divin⁵⁹. On pourrait lire plutôt *rwm*, qui est mieux attesté dans l'anthroponymie. Le dernier graphème est considéré par l'éditeur comme étant sûrement un *'ayin*, mais le trait vertical courbe qu'on voit sur la photographie et le dessin ne paraît pas être dû au hasard et il semble très proche de l'*aleph* du nom précédent. *rwm*, « hauteur », serait un anthroponyme bien connu en nabatéen et dans les transcriptions grecques/latines⁶⁰, mais il faut remarquer que l'espace entre les deux derniers graphèmes est relativement étendu et l'on peut douter que la dernière lettre soit liée aux précédentes.

Les deux textes sur jarre sont deux inscriptions de possession dans lesquelles la préposition *l-* préfixe un nom propre à Khan Sheikhoun, un nom propre ou peut-être un titre à Umm el-Marra.

Sur l'inscription de Khan Sheikhoun, R. du Mesnil du Buisson lisait *lbnyd*, « le fils de l'aimé »⁶¹, mais, d'après son dessin (il n'y a pas de photographie), les lectures *lbny*⁶² ou *lbnyw*⁶³ ne peuvent pas être écartées. La troisième solution est la meilleure du point de vue onomastique, puisqu'il y a des parallèles : on a *banā-ya-a-ma* dans les archives Murašū⁶⁴, *bnyh* à Éléphantine⁶⁵, *bnyhw* et *ywbnh* parmi les inscriptions hébraïques⁶⁶. Le nom est hébraïque, avec le théonyme *yhw* dans sa forme septentrionale *-yw*, précédée du verbe *bny*, « bâtir, créer », « Yw a créé » (*bn* peut difficilement signifier « fils », comme l'interprète R. du Mesnil du Buisson :

Onomasticon », in C.L. Meyers et M. O'Connor éd., *The Word of the Lord Shall Go Forth*, Winona Lake 1983, pp. 507-521 ; p. 511 ; Maraqten, *op. cit.* (n. 11), pp. 136-137 ; Kornfeld, *op. cit.* (n. 12), p. 43 ; Lemaire, *op. cit.* (n. 37), p. 267.

59. Voir les attestations dans G. Lancaster Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, Toronto 1971, p. 242 (mais *'mydm* a plus probablement une autre étymologie : cf. Hayajneh, *op. cit.* [n. 20], p. 203).

60. Grassi, *op. cit.* (n. 11), pp. 248-249.

61. Du Mesnil du Buisson, *loc. cit.* (n. 7), p. 181.

62. J.A. Fitzmyer et S.A. Kaufman, *An Aramaic Bibliography*, Part I, *Old, Official and Biblical Aramaic*, Baltimore - Londres 1992, p. 28.

63. Lipiński, *op. cit.* (n. 23), p. 295.

64. Coogan, *op. cit.* (n. 40), pp. 15 et 68-69.

65. Kornfeld, *op. cit.* (n. 12), p. 44.

66. S.L. Gogel, *A Grammar of Epigraphic Hebrew*, Atlanta 1998, p. 312.

il s'agit d'un élément rare dans l'onomastique, jamais suivi du nom divin *yhw*). La présence d'un nom yahwiste du Nord (samaritain) ici serait fort intéressante.

À Umm el-Marra, la lecture *lnkš*[...], bien que paléographiquement plausible, n'est pas satisfaisante, parce que *nkš* n'existe pas dans le vocabulaire araméen. On pourrait se demander si la séquence ne serait pas à lire plutôt *lrbš[qy']*, « (destiné) au chef des échansons ». Cela serait fort tentant, vu l'usage d'inscrire leur destination sur les objets en araméen ancien : voir *lšqy'*, « aux échansons » sur l'amphore d'En-Gedi⁶⁷ et *lṭb[h]y'*, « aux bouchers » sur les fragments de la base du vase de Tel Dan⁶⁸. Le deuxième graphème n'est pas jugé incompatible avec *resh* par l'éditeur⁶⁹ ; en ce qui concerne le troisième, il est vrai que la barre verticale est peu courbe en bas pour un *beth*, mais on peut citer quelques parallèles parmi les ostraca d'Éléphantine.

En somme, pour la Syrie achéménide on a seulement des textes araméens très brefs et souvent difficiles à lire et à interpréter, dont la plupart contiennent uniquement des anthroponymes, variés et intéressants, mais eux-mêmes parfois douteux.

L'araméen en Syrie

Le bilan est donc assez maigre dans les régions traditionnellement araméennes et araméophones de la Syrie intérieure et du Moyen Euphrate qui est le berceau des Araméens et de la langue araméenne, attestée pour la première fois entre l'Euphrate et le Habour. Cet étonnant manque de documents est généralement expliqué par l'insuffisance des fouilles ou par l'utilisation de matériaux périssables⁷⁰. Il ne faut pas, bien sûr, sous-estimer ces deux facteurs, mais il ne faut pas non plus les surestimer. Il est vrai que le nombre de fouilles en Syrie ne peut pas être comparé avec celui des fouilles en Israël et en Palestine et que la période achéménide a été longtemps négligée par les archéologues, mais parmi les nombreuses fouilles d'archéologie préventive effectuées à cause du barrage sur l'Euphrate, seul le site de Tall Šeḥ Ḥasan a livré des inscriptions d'époque perse,

67. B. Mazar *et al.*, « 'Ein Gev: Excavations in 1961 », *IEJ* 14, 1964, pp. 1-49 (IX^e siècle).

68. N. Avigad, « An Inscribed Bowl from Dan », *PEQ* 100, 1968, pp. 42-44 et pl. XVIII (IX^e-VIII^e siècle).

69. McCarter, *loc. cit.* (n. 6), pp. 357-358.

70. Elayi – Sapin, *op. cit.* (n. 1), p. 107 ; É. Lipiński, « Géographie linguistique de la Transeuphratène à l'époque achéménide », *Trans* 3, 1990, pp. 95-107 ; p. 103.

et seulement cinq, tandis que le nombre des tablettes assyro-araméennes d'époque assyrienne s'est fortement accru.

En ce qui concerne les matériaux utilisés, il faut se demander s'il y a vraiment eu un changement de support. Les tablettes d'argile ne se répandent en Syrie qu'avec les dominations néo-assyrienne et néo-babylonienne et leur usage ne semble pas survivre pendant l'époque achéménide. Il n'y a pas de tablettes parmi les inscriptions araméennes des IX^e et VIII^e siècles. Durant l'époque néo-assyrienne, les tablettes sont bien présentes dans les archives assyro-araméennes en Syrie orientale⁷¹, tandis que les tablettes néo-babyloniennes sont beaucoup plus rares (à l'exception de la tablette néo-babylonienne du Louvre qui proviendrait de Sfiré⁷²).

Il est raisonnable de supposer que les matériels utilisés en Syrie pour les documents privés étaient surtout le parchemin et le papyrus (et éventuellement les tablettes de cire et le bois), bien que les trouvailles remontent à une époque beaucoup plus tardive. Puisqu'il s'agit de matériaux périssables, le manque de documents privés pourrait aisément être expliqué. En outre, les papyrus et les parchemins étaient très chers et utilisés avec parcimonie, leur usage étant réservé à des typologies précises de textes : contrats, littérature, lettres. Il faut cependant noter que l'unique région climatiquement favorable, le Moyen Euphrate, a donné plusieurs documents qui datent tous de la période romaine et sont majoritairement en grec ou, en ce qui concerne la seule armée, en latin ; les documents en araméen sont beaucoup moins nombreux et il s'agit généralement de textes ayant appartenu à des étrangers⁷³.

De toute façon, ce qui étonne dans la Syrie achéménide est principalement l'extrême pauvreté des matériaux les moins précieux, utilisés au quotidien (surtout les ostraca), ainsi que l'absence totale d'épigraphe sur

71. Tell Aḥmar (P. Bordreuil et F. Briquel-Chatonnet, « Aramaic documents from Til Barsib », *Abr Nahrain* 34, 1996-1997, pp. 100-107) ; Tell Shiukh Fawqani (F.M. Fales *et al.*, « The Assyrian and Aramaic Texts from Tell Shiukh Fawqani », in L. Bachelot et F.M. Fales éd., *Tell Shiukh Fawqani 1994 – 1998*, II, Padoue 2005, pp. 595-694) ; Tell Sheikh Ḥamad (W. Röellig, *Die aramäischen Texte aus tall Šēḥ Ḥamad/Dūr Katlimmul Magdalu*, Wiesbaden 2014) ; ancienne Mallanate (É. Lipiński, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics*, III, *Ma'lana*, Leuven 2010).

72. J. Starcky, « Une tablette araméenne de l'an 34 de Nabuchodonosor (AO, 21.063) », *Syr.* 37, 1960, pp. 99-115.

73. Pour les langues utilisées à Doura-Europos, voir J. Gascou, « The Diversity of Languages in Dura-Europos », in J.Y. Chi et S. Heath éd., *Edge of Empires. Pagans, Jews, and Christians at Roman Dura-Europos*, New York 2011, pp. 75-96 ; G.F. Grassi, « Rencontre de civilisations sur l'Euphrate : un bilan des sources écrites de Doura-Europos », *DHA* 41/1, 2015, pp. 73-116.

Pierre – une absence pour laquelle il faut analyser la situation aux époques précédentes et suivantes.

En Syrie se concentrent la plupart des inscriptions en araméen ancien, avec les inscriptions de Hadadyit⁷⁴, Mati⁷⁵, Zakkur, Haza⁷⁶, Barhadad – et le royaume de Sam'al et Tel Dan sont proches de la Syrie⁷⁴. Ce qui caractérise ces inscriptions, c'est leur origine royale, avec très peu d'exceptions. Autrement dit, l'araméen est écrit, au début de son histoire, presque seulement par des rois et il est en tout cas peu écrit, du moins sur pierre : le corpus des inscriptions les plus longues est constitué d'une vingtaine d'épigraphes. La perte d'indépendance des royaumes araméens fournit peut-être une explication partielle à cette disparition de l'araméen écrit : on n'a plus de raisons officielles d'écrire. Il faut néanmoins observer qu'une des épigraphes les plus anciennes (Tell Ḥalaf) est une dédicace pour laquelle il n'y a pas de raison d'envisager des commanditaires royaux. En outre, pendant la période finale de l'indépendance des royaumes araméens et durant la période néo-assyrienne, l'usage d'épigraphes araméennes sur pierre semble se diffuser parmi les particuliers de haut rang : on connaît la dédicace sur pierre d'Emar⁷⁵ (Tell Meskéné sur le Haut Euphrate), les épitaphes de KTMW⁷⁶ à Sam'al et ceux des prêtres de Neirab près d'Alep.

Lorsque l'araméen se répand dans l'Orient tout entier et que son écriture sur pierre se diffuse parmi les particuliers, son usage en Syrie est fortement réduit. L'habitude assyrienne et babylonienne de déporter les élites des régions conquises a peut-être contribué à cette disparition, qui fait envisager une situation difficile pour la région.

Précisément les deux inscriptions des prêtres de Neirab sont très significatives, puisqu'elles sont le dernier témoignage d'araméen écrit sur pierre en Syrie pour 500 ans. Les deux épitaphes, gravées autour de 700, accompagnent les reliefs de deux prêtres, attachés au culte du dieu lunaire de Neirab, qui portent des noms akkadiens formés sur le théonyme du dieu lunaire mésopotamien Sin. Environ 500 ans plus tard, c'est encore une inscription sur relief, rédigée par un prêtre, qui inaugure la série des

74. Ces inscriptions – et aussi celles de Tell Ḥalaf et de Neirab mentionnées ci-dessus – sont éditées, traduites et commentées par E. Martínez-Borobio, *Arameo Antiguo. Gramática y textos comentados*, Barcelone 2003. Voir aussi F.M. Fales et G.F. Grassi, *L'aramaico antico*, Udine 2016.

75. J. Margueron et J. Teixidor, « Un objet à légende araméenne provenant de Meskéné-Emar », *RA* 77, 1983, pp. 75-80.

76. D. Pardee, « A New Aramaic Inscription from Zincirli », *BASOR* 356, 2009, pp. 51-71.

inscriptions sur pierre connues en Syrie pour les époques hellénistique et romaine. L'inscription, conservée dans la collection Moussaïef à Londres, provient probablement de l'Émésène ou de la région entre Hiéropolis et Samosate. Elle est vraisemblablement datée de la fin du III^e ou du début du II^e siècle av. J.-C.⁷⁷.

Le prêtre est représenté portant le costume des prêtres syriens, en train d'offrir de l'encens à Héraclès ; le relief est malheureusement cassé en haut ; les têtes des deux personnages manquent. Le prêtre a un nom grec, Φιλώτας⁷⁸, son patronyme est également grec, Φίλων. Ce qui est encore plus significatif, c'est que le texte principal est en grec. La pierre porte trois inscriptions, deux grecques et une araméenne. La première inscription grecque est gravée sous la cassure, qui en a coupé une partie (une ligne ?) ; elle est immédiatement suivie en dessous par l'inscription araméenne, de deux lignes. Le nom Φιλώτας est perdu dans la première inscription grecque, mais ὁ ἱερεὺς, « le prêtre », est bien lisible. Le deuxième texte grec est gravé sur le socle et se compose de deux lignes assez longues : « Philotas, fils de Philon, a fait ériger (le monument représentant) les dieux et a fait faire (le monument représentant) lui-même en

77. P. Bordreuil et P.-L. Gatier, « Le relief du prêtre Philôtas », *Syr.* 67, 1990, pp. 329-338. Un document datable après les épitaphes de Neirab est le « Décret de Beyrouth », généralement et plausiblement daté du VII^e siècle (époque néo-assyrienne), mais l'origine du texte, malheureusement disparu (on a seulement la photo publiée par A. Caquot), et les circonstances de sa découverte demeurent obscures. Le marchand d'antiquités de Beyrouth qui l'a mis en vente en 1953 a indiqué le nord du Liban comme provenance, mais on ne peut pas écarter la Syrie (A. Caquot, « Une inscription araméenne d'époque assyrienne », in *Hommages à André Dupont-Sommer*, Paris 1971, pp. 9-16). L'interprétation de l'inscription est controversée (voir par exemple S. Bhayro, « The Aramaic 'Fugitive' Decree: A New Interpretation », *Aramaic Studies* 6, 2008, pp. 1-15, avec littérature précédente). De toute façon, il s'agit selon toute probabilité d'un décret voulu et promulgué par l'administration néo-assyrienne.

78. Le nom est *plt'* dans l'inscription araméenne, avec un ⟨t⟩ araméen pour le grec ⟨τ⟩, normalement transcrit ⟨t⟩. Malgré cette petite irrégularité (qui est du reste attestée ailleurs), *plt'* est presque sûrement la transcription de Φιλώτας. J. Naveh transcrit le nom Palta : à l'évidence, il considère le nom comme sémitique (« The Inscriptions from Failaka and the Lapidary Aramaic Script », *BASOR* 297, 1995, pp. 1-4). Pourtant, il ne peut guère s'agir d'un nom sémitique dont Philôtas serait l'« hellénisation », puisque *plt'* est un élément presque inconnu dans l'anthroponymie araméenne : il est attesté seulement sur un sceau-cylindre (Iraq, VII^e siècle) dans le nom *plhr/dn* (voir D. Collon, *First Impressions. Cylinder Seals in the Ancient Near East*, London 1987, pp. 105-107, n° 464 ; Maraqtan, *op. cit.* [n. 11], p. 204, pour lequel on a envisagé la possibilité d'une erreur pour *blthdn*^{11a} *Bêlit-ah-iddin* « the divine Lady has given a brother » : G.R. Driver, « Aramaic Names in Accadian Texts », *RSO* 32, 1957, pp. 41-57 ; p. 54). Dans la Bible, le nom Pelet est peut-être une variante de Pelet, avec l'élément *pl*ʿ, fréquent dans l'onomastique hébraïque (voir Zadok, *op. cit.* [n. 14], p. 74) ; aussi dans l'anthroponymie arabe l'élément *flt* est très peu répandu (voir Grassi, *op. cit.* [n. 11], p. 269).

train de faire l'offrande sacrificielle » (Τοὺς θεοὺς ἔστησε καὶ ἑαυτὸν ἐπιθύοντα ἐποίησε Φιλώτας Φίλωνος).

L'épigraphe araméenne, gravée en caractères qui tendent vers l'écriture monumentale⁷⁹, porte *plt' šmh zy kmr'*, un texte bien simple, qui a pourtant été traduit différemment, à cause de l'ambiguïté graphique du mot *šmh* et la polyvalence de la particule *zy*, qui peut être une particule relative ou une préposition. Si on considère l'inscription araméenne comme une simple traduction de la première inscription grecque, *šm-h* signifierait « son nom » : « Philotas son nom, qui (est) prêtre »⁸⁰ ou « Philotas (est) le nom (lit. son nom) du prêtre »⁸¹. Au contraire, si l'inscription araméenne est un « résumé » des deux inscriptions grecques, *šm-h* serait le verbe *šym*, « poser », suivi du complément d'objet : « Philotas l'a (évidemment l'inscription) posée, qui est prêtre »⁸². On peut hésiter parmi les trois solutions, mais la troisième est moins probable du point de vue syntaxique, puisque la particule relative a tendance à suivre immédiatement son antécédent.

De toute façon, c'est le texte grec le plus important et celui qui explique la scène et fournit aussi le patronyme. Il est vrai que le texte araméen est plus grand et plus visible, mais il est difficile de juger s'il s'agit d'un résultat prémédité ou bien de l'inexpérience du graveur : les lettres araméennes sont de dimensions et de proportions variables⁸³, leur *ductus* est irrégulier, alors que le texte grec, quoique loin d'être très élégant, présente une maîtrise supérieure.

On peut observer ces mêmes phénomènes – le texte grec prédominant et mieux gravé – sur une autre inscription, trouvée dans le Golan. Il s'agit d'une dédicace sur une dalle calcaire repérée pendant les fouilles de Tel Dan. Le texte grec est gravé avec soin et élégance et daté de la fin du III^e ou du début du II^e siècle. Le texte araméen est décidément moins soigné. Au grec Θεῶι / τῶι ἐν Δανοις / Ζώϊλος εὐχίην (« Au dieu qui est à Dan Zoilos (a voué) un vœu ») correspond l'araméen *[bd]n' n'dr zyls l'[lh']* (« À Dan (?) Zoilos a fait un vœu au dieu (?) »)⁸⁴. La paléographie est

79. Voir J. Dušek, *Aramaic and Hebrew Inscriptions from Mt. Gerizim and Samaria between Antiochus III and Antiochus IV Epiphanes*, Leyde - Boston 2012, pp. 30-31 et table 6. L'*aleph* est au contraire cursif.

80. Bordreuil – Gatier, *loc. cit.* (n. 77).

81. Naveh, *loc. cit.* (n. 78), p. 3.

82. Fitzmyer – Kaufman, *op. cit.* (n. 62), p. 35.

83. On peut aussi noter que les deux lettres qui reviennent dans le texte (*aleph* et *mem*) sont gravées assez différemment les deux fois.

84. Interprétation de A. Biran, *Biblical Dan*, Jérusalem 1994, pp. 223-224. *[bd]n'* est une restitution plausible, d'autant plus que la trace du graphème avant *n'dr* est compatible avec

très intéressante, puisqu'elle est très éloignée de celle de l'inscription de Philotas. Il s'agit ici d'une écriture cursive assez proche des textes du mont Garizim⁸⁵ (sauf pour le *samekh* qui est irrégulièrement circulaire et relativement proche de la forme de certaines inscriptions sur ossuaires de Jérusalem et de quelques textes nabatéens) et peut-être un peu plus tardif que l'inscription de Philotas. On notera, encore une fois, l'anthroponyme grec⁸⁶, mais sans la désinence araméenne -'.

Ces deux textes sont les seuls textes araméens connus qui proviennent de la Syrie hellénistique, à l'exception des monnaies de Hiérapolis susmentionnées. La situation des inscriptions grecques n'est pas meilleure : en Syrie intérieure, le grec pénètre lentement et il y a très peu d'inscriptions antérieures à la moitié du I^{er} siècle av. J.-C.⁸⁷. La présence de deux textes bilingues au début de l'époque hellénistique est donc très significative. On ne peut pas s'empêcher de penser que le grec a été déterminant pour la reprise de l'épigraphie araméenne en Syrie : les premiers textes araméens sur pierre, après 500 ans d'absence, sont des textes bilingues et on a plusieurs fois noté que le grec est la langue la plus utilisée dans les inscriptions de la Syrie hellénistique et romaine, avec la seule exception de Palmyre⁸⁸.

La disproportion entre le nombre des inscriptions grecques et le nombre des inscriptions araméennes est telle qu'il y a des régions de la Syrie romaine où on a douté de la connaissance même de l'araméen car il n'y a aucune inscription dans cette langue. L'utilisation presque exclusive du grec a fait penser dubitativement à une disparition, quoique locale, de l'araméen, même au niveau oral⁸⁹. Le silence écrit de l'araméen dans

nun. Il faut néanmoins noter que le sens serait différent dans les deux inscriptions ; on pourrait songer à une restitution à la fin de l'inscription : l'[lh dn] ou l'[lh' zy dn], « au dieu de Dan » ou encore l'[lh' zy bdn], « au dieu qui est à Dan ».

85. Voir Dušek, *op. cit.* (n. 69), p. 10.

86. Le nom est sûrement grec. J. et L. Robert (« Bulletin épigraphique », *REG* 90, 1977, p. 432, n. 542) considèrent Zoilos comme une adaptation du nom sémitique transcrit en grec Σιλας, mais la remarque selon laquelle la première consonne de ce nom pouvait être transcrite en grec S ou Z est problématique : Σιλας est l'araméen š'yl, « demandé », et le šin n'est pas normalement transcrit Z en grec. En outre, le texte araméen donnerait en ce cas š'yl.

87. M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.*, Paris 2001, p. 26, n. 61.

88. Voir, par exemple, M. Sartre, « Nom, langue et identité culturelle en Syrie aux époques hellénistique et romaine », in J.-B. Humbert et A. Desreumaux éd., *Khirbet es-Samra, I, Jordanie. La voie romaine, le cimetière, les documents épigraphiques*, Turnhout 1998, pp. 555-562 (pp. 560-562).

89. Par exemple, par F. Millar, *The Roman Near East. 31 BC-AD 337*, Cambridge, Massachusetts 1993, p. 233.

plusieurs régions de la Syrie romaine est indéniable, mais il faut se demander si ce silence n'a pas des raisons diverses dont les racines étaient bien ancrées avant l'arrivée des Grecs en Syrie. Comme on l'a vu, on a très peu d'inscriptions araméennes après la chute de l'empire néo-assyrien, dont aucune sur pierre avant le III^e siècle. Pour certains aspects, la situation est semblable à celle de l'Afrique du Nord romaine, où l'épigraphie latine a donné une vigoureuse impulsion à l'épigraphie latino-punique, en générant dans quelques villes une véritable « épigraphomania »⁹⁰. On notera aussi que les inscriptions latino-puniques sont écrites en langue punique, mais en caractères latins. Il n'y a pas de phénomène identique en Syrie, où la langue utilisée pour écrire était surtout le grec ; il y a pourtant des inscriptions araméennes écrites en caractères grecs, quoique très brèves. On en a trois exemples à Doura-Europos, une ville qui a fourni un millier d'inscriptions grecques et une centaine d'inscriptions sémitiques, dont la plupart araméennes. Mais les inscriptions araméennes sont écrites en palmyrénien, en hatréen, en judéo-araméen et en syriaque, sans qu'on puisse établir, avec la seule exception du judéo-araméen, si ces alphabets étaient utilisés aussi par la population locale. Les trois inscriptions araméennes écrites en caractères grecs sont probablement issues d'araméophones non alphabétisés dans cette langue, mais qui l'étaient dans la langue grecque⁹¹. Cette situation n'était peut-être pas rare et il est probable qu'en ce cas, le grec était préféré⁹².

La densité d'araméophones en Syrie est certainement loin d'être proportionnelle à la densité des inscriptions araméennes, à l'époque achéménide comme à l'époque gréco-romaine. Ce que suggère la pénurie d'inscriptions en Syrie n'est pas la disparition dans la région de l'araméen en tant que langue parlée, mais plutôt la profonde crise de l'araméen en tant que langue écrite, qui ne sera surmontée en partie qu'à l'époque romaine.

90. R. Kerr, *Latino-Punic Epigraphy*, Tübingen 2010, p. 14.

91. Voir Grassi, *loc. cit.* (n. 73).

92. On a un intéressant papyrus dans lequel un Nabatéen déclare écrire en grec en raison de son incapacité à écrire en hébreu (à savoir en judéo-araméen) : voir J.-B. Yon, « De l'araméen en grec », *MUSJ* 60, 2007, pp. 381-429 (p. 418).